

# *LES ENFERS CARNAVAL*

Spectacle de Jean-Michel Rabeux



Spectacle créé à La Rose des Vents, Scène Nationale de Villeneuve d'Ascq, février 1999

Représenté au Théâtre de la Bastille à Paris, mai 1999

et au Cargo / Maison de la Culture à Grenoble, juin 1999

*Disponible en tournée à partir de février 2000*

CONTACT TOURNEE :

Clara Rousseau, Laurent Carmé (Minijy) :

128 rue Vieille du Temple - 75003 Paris

Tel : 01 42 71 10 04 - Fax : 01 42 71 10 06

## LES ENFERS CARNAVAL

Conception Jean-Michel Rabeux

<i>Mise en scène</i>	Jean-Michel Rabeux
<i>Lumière</i>	Jean-Claude Fonkenel
<i>Musique</i>	Kate France, Christophe Malaval avec la participation de Eric Sterenfeld
<i>Plasticien</i>	Marc Mériqot
<i>Costumes</i>	Sandrine Pelletier, assistée de Delphine Carliez et Virginie Legendre

avec  
Corinne Cicolari  
Georges Edmont  
Kate France  
Jean-François Lorenzi  
Christophe Malaval  
Marc Mériqot  
Sylvie Reteuna  
Franco Senica  
Emmanuelle Tertipis

<i>Assistanat à la mise en scène</i>	Sophie Rousseau
<i>Régie générale</i>	Jean-Claude Fonkenel
<i>Régie Plateau</i>	Laurie Barrère
<i>Régie son</i>	David Hoschtenbach
<i>Fabrication</i>	Laurence Breton
<i>Remerciements à</i>	Laurent Goldring
<i>Administration de production</i>	Clara Rousseau (MINIJY) assistée de Laurent Carmé

*Production* : La Compagnie  
*Coproduction* : La Compagnie / La Rose des Vents, Scène Nationale de Villeneuve d'Ascq  
Le Cargo - Maison de la Culture de Grenoble  
*Avec le soutien de* : du Théâtre de la Bastille à Paris  
*Avec l'aide de* : THECIF-Conseil Régional d'Ile de France, ADAMI

La Compagnie est subventionnée par Le Ministère de la Culture - Drac Ile de France

**Photos : Agence Enguerand - Toute reproduction interdite**

---

**Administration de production**  
Clara Rousseau (Minijy), assistée de Laurent Carmé  
128 rue Vieille du Temple - 75003 Paris  
Tel : 01 42 71 10 04 - Fax : 01 42 71 10 06



Ça commence par neuf corps allongés au sol, loin, derrière une grille. Chant du rossignol. Un se lève. Tous se lèvent. Depuis 1000 ans, ils se lèvent, les infernaux pour alimenter la bouche insatiable de la mort. Aux enfers, la mort est en chantier. La gueule ouverte, elle attend. Les corps, ses ombres, travaillent à son assouvissement, se saisissent d'eux-mêmes, se jettent dans une bétonnière qui les engloutit. Aux enfers même les morts meurent. Ils connaissent leur fin, ils feignent de l'ignorer. Ils jouent à mourir et ils meurent. Ils jouent à vivre et ils meurent. Mais, mais, mais nous sommes aux Enfers Carnaval et ce sont morts de carnaval, avec danses, confettis, fanfares et rock'n'roll, avec boucan, hémoglobine, lady Macbeth, chatouilles, travestissements, peurs et baisers. Aux enfers quand on disparaît c'est pour ressusciter anges de cabaret, monstres de foire, nouveaux nés extraits du ventre de la mort, et recommence l'éternité. La bétonnière finit par vomir son jus des corps broyés avec ciment. Ce magma sert à couler des statues aux formes humaines. Le temps d'une valse, elles se dressent, inébranlables. Poussière en puissance, leurre d'éternité. Rideau, c'est sous nos pieds.

Jean-Michel Rabeux

Parfois, je fais des spectacles sans texte. C'est le cas de celui-ci. Au lieu que la matière première soit un texte, elle est un plateau. Cela permet de travailler avec des gens qui ne soient pas forcément des acteurs, de chercher autour d'un thème que je nourris au fur et à mesure des répétitions en proposant des situations sans arrêt. En fait, j'agence la matière théâtrale sur le plateau, comme j'agence les mots au cours d'une écriture. Cette fois le thème c'est Les Enfers, c'est à dire quoi ? les gens après la mort ? ou plutôt : la mort à l'œuvre dans les gens ? En tout cas des gens arrivent aux Enfers, là-bas, en dessous, sont saisis, jetés dans une machine broyeuse, et ressortent en jus de corps qu'on coule dans des moules pour faire des statues brutes qui se dressent, comme ça, pour rien.

Voilà le cadre matériel, le tout avec de la musique. Ce qui m'excède, me bouleverse ou m'amuse dans la vie des hommes sera là, enfin j'espère. Et « pour de bon », comme disent les enfants. J'aime le réel, pas le réalisme au théâtre. Pour moi, au théâtre on est au théâtre, le lieu c'est le théâtre, c'est à dire le monde, avec son ciel, ses dessous, ses hommes. Les gens qui parlent ne sont pas des personnages, mais des figures, des mythes, au sens où chaque homme est irremplaçable (pas chaque acteur). J'aime le réel dans le jeu des acteurs, pas le savoir-faire (pas seulement le savoir-faire). J'ai besoin qu'il y ait un être. Dans les spectacles sans textes, j'en ai encore plus besoin. C'est aussi pour cela que je ne prends pas que des acteurs. Ça me donne le brut, la maladresse. Je me sers de la vie des gens, de leurs particularités, pour atteindre une sorte de vérité, enfin, enfin.



- Régie générale : Jean-Claude FONKENEL  
18, rue de la Pierre levée – 75011 Paris  
Tel / fax : 01 40 21 69 76  
Portable : 06 60 76 59 64

- Durée du spectacle : 1h40
- Nombre de comédiens : 9 (4 femmes, 5 hommes)
- Dimensions du plateau nécessaire : h : 8 m x 12 m x 12 m  
+ passage rapide jardin / cour au lointain
- Temps de montage et de répétitions : 6 services
- Personnel : planning sur demande avec fiche technique
- Spécificités techniques :

Le décor (50 m<sup>3</sup>) se compose d'une bétonnière à moteur à explosion, de clôtures mobiles type Héras, de quatre bidons, de neuf catafalques de L : 2.65 m et l : 0.80 m.

Pendant le spectacle, les comédiens fabriquent neuf statues en béton. Ils utilisent environ 200 kg de sable, perlibéton et argile. Un gros nettoyage est à faire à la fin de chaque représentation.

D'autre part, une sorte de bec benzène fonctionnant au gaz butane est utilisé pendant 4 à 5 mn.

- Fiche technique sur demande auprès de Jean-Claude Fonkenel
- Coût de cession pour 1 représentation : 42 000 F H.T.  
Coût de cession pour 2 représentations : 80 000 F H.T.  
Dégressivité possible à partir de 3 représentations.
- Coût des défraiements du personnel (15 personnes) pour 1 représentation :  
500 F x 1,5 jour x 11 personnes (9 acteurs-musiciens, 1 metteur en scène, 1 administrateur)  
500 F x 2,5 jours x 4 personnes (1 régisseur général-lumière, 1 régisseur plateau, 1 régisseur son, 1 assistante)
- Coût du transport du personnel : l'ensemble de l'équipe voyage en seconde classe.
- Coût du transport du décor : il est actuellement estimé à 12 F/km, tous frais compris.

Enfin, il faut rajouter à ces montants la TVA, les droits d'auteurs et les droits voisins.

Ces enfers sont terribles : on y meurt beaucoup.

Ces enfers sont risibles : on y ressuscite dans le ridicule, on y fait beaucoup de bruit pour rien, on y chante plutôt faux, danse plutôt mal, saigne plutôt trop, hurle plutôt souvent.

Vous verrez bien que ce n'est pas du théâtre, puisqu'on y fait du béton, vous saurez de bonne source que nos enfers n'ont rien à voir avec Les Enfers, les vrais, que nous sommes une trahison mythologique.

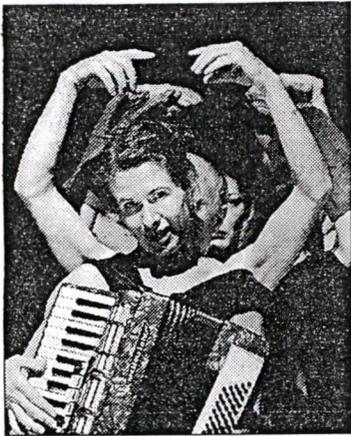
Vous n'y comprendrez rien, vous comprendrez qu'il n'y a rien à comprendre.

Je vous donne d'avance raison. Ces Enfers là sont un carnaval bien dérisoire, sans queue ni tête. Si vous y prenez une seconde de plaisir estimez-vous heureux, si vous pénétrez dans notre rêve corps et âme c'est que quelque chose ne tourne pas rond chez vous. Méfiez-vous. Si vous avez ri pour ces bêtises, pleuré pour ces riens, méfiez-vous de vous. Vous devenez dangereux.

Jean-Michel Rabeux



## Jean-Michel Rabeux à la vie à la mort



ENGERAND

■ Depuis quelque vingt ans, Jean-Michel Rabeux explore les voies singulières d'un théâtre où la tête se confond avec les jambes, l'esprit avec les membres, l'âme avec la chair. L'obsession de la mort est là ; celle de la vie aussi. Toutes deux se confondant dans la même course folle à l'existence, ses règles, ses interdits...

À travers la projection sur le plateau des corps jeunes ou vieux, superbes ou abîmés, nus ou habillés, ce qu'il donne à voir et même à entendre, c'est l'homme en son entier, face à lui-même, à son destin.

Condamné à mourir par le simple fait de naître, bien sûr, mais aussi objet de douleur comme de bonheur, perdu entre souffrance et jouissance, peur et plaisir, interrogations sur le présent comme l'« après » de l'existence, sur son « pourquoi », son « comment ».

On l'a vu avec des spectacles comme *Le Travail du plâtre*, *Les Charmilles*, *Le Ventre...* On le retrouve avec ces *Enfers carnaval* — succession de scènes quasi sans paroles aussi troublantes que déroutantes sur le mode du ballet autant que de la performance.

Dans le tohu-bohu des cris et de la musique rock, de l'accordéon et des machines, neuf comédiens danseurs chanteurs habillés de robes rouge sang — hommes comme femmes —, mènent un bal infernal où chacun joue à la fois les vivants et les morts, les victimes et les bourreaux. Les frontières s'effacent, le réel se perd dans le fantasme, le rire se fond dans le grave — alors que les personnages disparaissent régulièrement dans une bétonneuse à prendre, selon son humeur, pour un terrible Moloch ou pour une joyeuse moulinette rappelant celle de Jean-Christophe Averty dans feu *Les Raisins verts...*

Ce pourrait être trivial, morbide, obscène. C'est d'une intelligence forte, d'une beauté profonde, tout d'amour et de tendresse pour une humanité en perte d'elle-même, prise au piège de ses limites, de la matière qui la forge, de la conscience qu'elle en a. De quoi laisser le spectateur secoué, bouleversé, au-delà de toute morale, par-delà le Bien et le Mal. Seul aux prises avec lui-même en même temps qu'avec les autres dans une étrange communion des saints.

Didier MÉREUZE

# La Croix

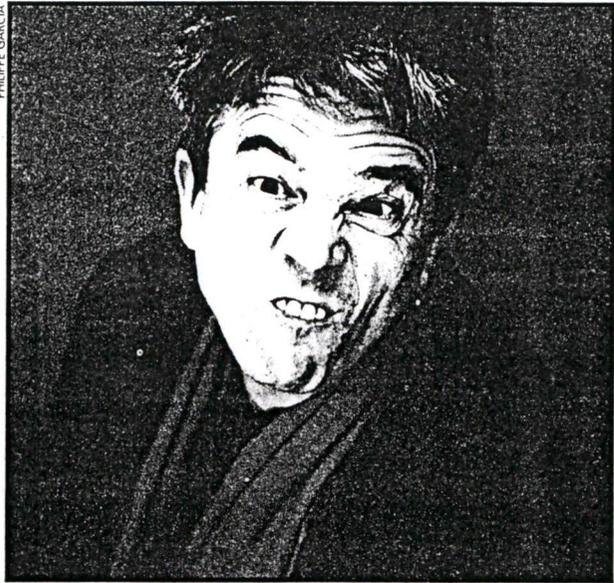
Objet de désir, la bétonneuse est la vedette du nouveau spectacle de Jean-Michel Rabeux, *Les Enfers carnaval*.

# Brut de béton

**Scènes** Amis du théâtre qui adorez les grands textes fondateurs relus sans aspérités par un metteur en scène littéraire, amis de la danse qui aimez la chorégraphie réfléchie, propre et soignée, passez votre chemin, Jean-Michel Rabeux a agi en plasticien, en metteur en branle, en chef de chantier, et nous emmène dans un enfer bruyant et brut de béton. C'est d'ailleurs cette poudre grise volatile qui se met très vite à coller un peu, mélangée avec du sable, en quantité impressionnante sur une scène parfois recouverte de bâches noires en plastique qui fait la matière première du spectacle. A vrai dire, l'ambiance ne semble pas, dès l'abord, un summum de convivialité. Le chantier est habité par neuf personnages, disons plutôt neuf créatures, qui vont apparaître et travailler à mettre en place l'objet central de leur désir, bien plus lourd que la faux habituelle de la mort : une bétonneuse. Attention, pas un petit engin en kit, version Castorama pour les travaux du pavillon, ici on fait dans l'industriel, la mort a du boulot, et l'engin est donc à la hauteur, un moteur puissant qu'on met en route en tirant fort sur la corde du démarreur et surtout l'essentiel : un chargeur qui permet de l'alimenter plus rapidement et avec des doses plus importantes. Sur ce fond noir et gris éclairé au bazooka, les créatures évoluent royalement habillées comme dans une cour, robes pourpres, lourdes, nobles, qui tombent un peu, qui s'accommodent mal au travail de chantier et qu'il faut parfois retrousser, contraignantes mais dignes. Jean-Michel Rabeux a réuni des caractères plus que des personnages, certains ne diront pas un mot, d'autres comme Kate France raconteront des histoires de petite fille et de chaussures rouges dont Dolto aurait pu faire un livre entier. Les corps, parfois nus, seront traités comme ils sont, avec leur âge et les pudeurs qui vont avec, avec leur plastique réelle, artificielle ou composée. Une chose est certaine, tout le monde aura droit à la bétonneuse, chacun fera de grès ou de force ce plongeon vers un inéluctable broyage. Evidemment, l'intérêt de l'enfer de Rabeux, c'est que le séjour s'avère relever d'un culte des morts plutôt tendance mexicaine avec confettis, que repentance et culpabilité à tous les étages. Quoi qu'il arrive, on a droit à une petite réapparition, une sortie dans l'espace qui donne lieu à des situations parfois difficiles comme une tentative de vol avec des ailes d'ange dont le fabricant a visiblement oublié l'option deltaplane. Rabeux ne laisse aucun répit à ces travailleurs, condamnés au chantier perpétuel, ils se regroupent parfois, se serrent, faisant preuve d'une certaine solidarité corporatiste au sens étymologique du terme, chantent pour se donner du cœur à l'ouvrage. Parfois l'exercice atteint ses limites et l'on se passerait notamment volontiers de la parodie d'un tube de Janis Joplin. Ils savent bien que leur sort est purement individuel et que l'union ne fait aucune force quand on est dans la bétonneuse, mais ils vont quand même s'organiser collectivement pour produire une œuvre commune. On ne livrera pas le secret de fabrication qui occupe un bon tiers de ce spectacle, car Rabeux nous a concocté une fin qui justifie pleinement les moyens. Une solution porteuse d'éternité un peu fragile mais relevant d'une certaine sérénité, celle d'un illusionniste.

**Pierre Hivernat**

PHILIPPE GARCIA



« Le théâtre est la mise en scène de cette catastrophe du périssable. »

## LE PIED DE NEZ À LA MORT DE JEAN-MICHEL RABEUX

Ancien élève de Jacques Derrida, l'auteur-metteur en scène des *Enfers Carnaval* manie crudité et dérision hors des sentiers battus.

« C'est un grand plaisir de régler son compte à la mort. De tenter de s'en rendre maître. Le théâtre nous le permet, d'une certaine manière parce qu'il est un rite. Aujourd'hui, on n'a pas la moindre réponse face à la mort, contrairement aux anciennes civilisations, qui savaient l'appréhender d'une façon ou d'une autre à travers les mythes mais aussi par le rire. Le théâtre a cette double fonction : il est à la fois le lieu du plaisir et celui du rappel. »

Jean-Michel Rabeux n'a rien d'un individu morbide. Cet homme raffiné et d'une grande culture serait plutôt un bon vivant. « Je sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins. Mais je suis autrement fait : elle m'est une partout », écrivait Montaigne. Une citation que Jean-Michel Rabeux pourrait facilement reprendre à son compte. Son dernier spectacle, *Les Enfers Carnaval*, que l'on peut voir en ce moment au théâtre de la Bastille, est une fable cruelle et drôle. Une façon ironique d'envisager l'enfer comme un cycle infini de vie et de mort. Soit un chantier du genre bâtiment et travaux publics où des hommes et des femmes armés de pelles et vêtus de robes d'épais velours rouge subissent divers outrages. Chacun effectue un numéro avant d'être introduit dans la gueule béante d'une bétonnière. Evidemment, les malheureux résistent.

Aussi leurs camarades, devenus bourreaux, ne se font pas prier pour les aider à grands coups de pelles violemment assenés.

Une fois broyés, les corps réapparaissent, pas toujours entiers. On assiste par exemple à une désopilante danse de troncs. Certains se métamorphosent en volailles, caquant à qui mieux mieux. Une série de cycles inexorables s'effectuent ainsi, jusqu'à l'introduction sur scène de sarcophages dans lesquels chacun des personnages va couler du béton. Vers la fin du spectacle, ils seront démoulés et dressés sous forme d'immenses stèles.

Après chaque représentation, les statues sont détruites. « Il ne doit rien rester », explique en riant Jean-Michel Rabeux, pour qui le théâtre est la « mise en scène de cette catastrophe du périssable ».

A 50 ans, cet ancien élève du philosophe Jacques Derrida poursuit une carrière en dehors des sentiers battus (et souvent décriée) en tant qu'auteur et metteur en scène. Son théâtre est de ceux qui dérangent, tant par sa crudité que par son sens de la dérision. La mort est un sujet sérieux dont on ne devrait pas rire ? Rabeux, bien sûr, n'est pas de cet avis. « Je m'aperçois que depuis le début, j'ai toujours mis en scène des dieux, des morts, des mythes et non des hommes. Ce qui m'intéresse, c'est le corps et ses dysfonctionnements comme métaphore des dysfonctionnements du monde. L'imbrication de la matière – que sont nos corps – et de l'ineffable – que sont nos âmes – m'a toujours obsédé. D'un côté il y a la pensée, les sentiments, et de l'autre cette chose rudimentaire et en même temps si merveilleuse qu'est la chair. Le théâtre est pour moi l'arène de ce règlement de comptes, en une façon de dire : "N'oublie pas que tu es matière." C'est une position antireligieuse qui accorde beaucoup d'attention au corps. Mais pas le corps parlant, le corps dans tous ses états : jubilant, érotique, morbide... C'est quelque chose qui dérange le spectateur, car le corps n'est pas au centre du théâtre français. »

Hugues Le Tanneur

■ *Les Enfers Carnaval* de et par Jean-Michel Rabeux, du 6 mai au 5 juin au théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, Paris 11<sup>e</sup>. 01 43 57 42 14. Du lun au sam à 21h ; de 80 à 120F.



Kata France joue « Les Enfers Carnaval », de Jean-Michel Rabeux, au Théâtre de la Bastille. (Photo Enguerand.)

## Théâtre de la Bastille

### L'enfer c'est l'auteur

✕ Tout commence par une sorte de chants d'oiseaux. Dans la pénombre on aperçoit une grille. Derrière cette grille, un amas indéfinissable. Petit à petit, en émergent des hommes et des femmes tous habillés de la même robe du soir, en velours rouge, à bustier. Puis la grille tombe à terre. Et voilà que tout ce beau monde pousse une bétonnière (une vraie) sur le devant de la scène. La met en marche. Et chacun n'a de cesse de jeter son camarade dans cette bétonnière-broyeuse. Hélas, ils ressus-

citent. Chacun charrie du ciment dans des seaux, qu'ils transvasent dans de vastes cercueils. De ces cercueils on démoulera à la fin d'immenses statues devant lesquelles viendront se poster les comédiens complètement nus. Une horreur ! Chair flasque et grise. Corps mal faits. Rideau. Ce spectacle signé Jean-Michel Rabeux s'intitule « Les Enfers carnaval ». Et l'enfer est pour nous. Rarement on a vu spectacle plus stupide, si vide malgré ses prétentions. Si dénué de talent. Tout le monde ne peut pas être Pina Bausch ou Kantor. Jean-Michel Rabeaux n'est que l'ersatz d'une illusion théâtre parfaitement idiote.

Jean-Louis PINTE

● Théâtre de la Bastille, à 21 h, tél. : 01.43.57.42.14.